veau »; vous acquerrez la science qui remplace tout, que rien ne remplace.

Toute la religion consiste dans ces deux mots : *Dilexit, — diliges!* — Amour pour amour.

L'amour de Dieu a été promulgué sur le Sinaï fulgurant.

L'amour de Dieu fut écrit sur les tables de pierre; mais jamais sa révélation n'a été plus saisissante que sur la croix.

Sur la cime ténébreuse du Calvaire, l'amour allume l'holocauste dont la flamme éclaire tous les horizons. L'amour en sang crie par toutes les blessures de l'adorable Victime : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton esprit, de tout ton cœur, de toutes tes forces! puisque Jésus, Fils de Dieu, t'a aimé *à corps perdu : dilexit et tradidit.*

Tu aimeras passionnément, éperdument, à la folie, ô pécheur, Celui qui, juste et saint, l'innocence même, t'a aimé jusqu'à la folie de la croix.

Les saints ont entendu ces appels irrésistibles de l'Amour : tous ont suivi le Maître en l'école suprême de la dilection.

Écoutez seulement saint François d'Assise et sainte Thérèse d'Avila; dites-moi si vous

avez jamais lu, dans les littératures de ce monde, des pages d'une aussi brûlante envolée? si vous avez jamais ressenti du sublime une impression plus pénétrante et plus subite?

« L'amour m'a mis dans un foyer; l'amour m'a mis dans un foyer, dans un foyer d'amour.

. . . . . .

« L'amour m'a blessé au cœur!... mon corps est tombé par terre. Le carquois de l'amour décoche des flèches dont le coup est terrible; il a changé ma paix en guerre; je me meurs de délices... Amour de charité, pourquoi m'as-tu ainsi blessé? Mon cœur brûle et se consume; il ne peut fuir; il est aux fers!...

« Mon cœur blessé d'amour divin n'est plus à moi!...

« Pour acheter l'amour j'ai donné le monde entier...

« Je n'ai plus d'yeux pour contempler les créatures : toute mon âme crie vers le Créateur; ni le ciel, ni la terre n'ont rien qui me soit doux : tout s'efface devant l'amour de Jésus-Christ... Je me jette dans les bras du Christ et je lui crie : O Amour, fais-moi mourir d'amour[1]!... »

[1] Cantiques de saint François.

Impuissant à rassasier son âme de cet amour séraphique, saint François se tournait alors vers la création : il fuyait dans la solitude. Barde sublime, il ouvrait son oreille et son cœur à tous les souffles qui passaient ! Il leur jetait les échos de ses colloques enflammés avec Jésus en croix : « Qui êtes-vous, ô mon très aimable et très suave Dieu? Et qui suis-je[1] ? Quoi ! mon Jésus, vous êtes en croix et je n'y suis pas ! Vous êtes l'innocence même et vous souffrez pour moi, criminel ! Fallait-il tant de supplices pour expier la grandeur de mes crimes ? Vois, ô mon âme, le ravage que tu as fait sur la personne de mon béni Sauveur !... Où mon cœur trouvera-t-il assez de tendresse pour répondre à cet amour ? Oiseaux du ciel, ne chantez plus que tristement ! Grands arbres, à l'altière frondaison, abaissez-vous, rompez vos branches, convertissez-vous en croix, pour honorer celle de Jésus-Christ. Et vous, rochers, amollissez vos marbres, pleurez... » Et tandis que les cascades bondissaient sur les flancs désolés de l'Alvernia : « Pleurons, pleurons, criait le saint à travers ses sanglots, pleurons :

[1] *Fioretti*, p. 192.

l'Amour n'est pas aimé ! l'Amour n'est pas aimé !... »

Sainte Thérèse, seule, mérite de mêler ses strophes ardentes au chant d'amour de saint François.

On dirait deux séraphins, à genoux, qui harmonisent leur lyre aux pieds du crucifix. Dans la diversité des siècles, des pays et des âmes, c'est bien le même accent : Écoutez...

« O Éternel vivant ! s'écrie la sainte, est-ce que Tu crois que je t'aime pour m'avoir promis un trône, des palmes, un diadème de gloire dans ton paradis ?... Non, je t'aime parce que Tu as souffert et que Tu as été malheureux ! Je t'aime, parce que, cloué sur ton gibet, tu as été contraint de crier : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Ce lugubre jardin où Tu agonisas, je le connais d'expérience ancienne. J'ai pleuré là où Tu as pleuré. J'ai mis mes pieds dans les traces sanglantes des tiens.

« Et cette femme qui est là... ta sainte bien-aimée, Marie-Madeleine, agenouillée sur la cime du Golgotha, qui sait ?... C'était peut-être moi. »

Et Thérèse, s'enflammant à cette pensée, termine par cette protestation de tendresse

divine : « Oh ! oui, c'était bien moi : car il est impossible qu'il y ait deux désespoirs semblables ! toutes les larmes de Madeleine me sont montées à la paupière ! tout le martyre de son cœur se remue dans ma poitrine !... Dis-le, ô Jésus, est-il possible que Marie ait eu pour Toi plus d'amour que la pauvre Thérèse? »

Lorsque le cœur humain s'élève à de semblables hauteurs et fait entendre d'aussi sublimes accents, le Christ seul peut en tempérer l'excès :

« Règle cet amour, toi qui m'aimes », disait Jésus à François.

Mais les saints lui répondront toujours, avec le séraphin d'Assise : « O Christ, Tu m'as dérobé mon cœur, et Tu me dis de régler mon âme pour aimer ! Pourquoi m'as-Tu mis dans un tel foyer, si Tu veux que je conserve de la modération dans l'amour? Quand Tu te donnais à moi sans mesure, Tu m'ôtais toute mesure à moi-même !...

« As-tu su te défendre des excès de l'amour, Toi ? L'amour t'a fait descendre du ciel sur la terre... L'amour a fait de Toi son esclave... C'est pour nous embrasser que Tu as désiré la croix.

« Cet amour qui me rend insensé t'a ôté la sagesse; cet amour qui me fait languir t'a ravi pour moi ta puissance.

« Je ne peux, ni ne veux plus résister.

« Ma sentence est rendue : je dois mourir d'amour; et cette mort-là, seule, m'apportera consolation. »

Allons donc, mes Frères, à la suite des saints, écouter les leçons de l'amour en croix. Allons contempler, avec eux, « l'ostension » des mystères du Cœur de Jésus mourant !

Puissions-nous tous les jours de notre vie nous rendre le témoignage de saint Bernard : « Dès le commencement de ma conversion, j'ai fait un bouquet de myrrhe, composé des amertumes et des souffrances de mon Sauveur, pour suppléer à l'insuffisance de mes mérites. Je l'ai mis dans mon sein; personne ne me l'arrachera... Ma plus haute philosophie est de savoir Jésus, et Jésus crucifié [1]. »

Depuis Jésus-Christ, le monde a compris le mystère de la douleur ; savez-vous où le premier rayon de soleil est venu toucher ses yeux? C'est au Golgotha, c'est en face de la

[1] Saint Bernard in Cant., serm, XVIII.

croix. Jésus-Christ savait qu'en montrant aux hommes la souffrance resplendissante et couronnée, Il leur apprendrait la résignation, la patience; Il leur ouvrirait les portes du repentir, les voies de l'expiation.

Jésus-Christ avait bien vu, Il avait bien jugé! Que d'âmes, qui passaient par ce carrefour de la douleur, ployées sous leur fardeau, gémissantes, meurtries, se sont arrêtées à la vue de la croix, ont regardé les plaies saignantes du Crucifié..., se sont remises en route, transformées, converties, consolées, fortifiées, disant: Puisqu'Il a versé du sang, je puis verser des larmes!!!

Je vous défie de me montrer une larme qui coule sans me montrer tout de suite le Crucifié qui la console.

Du Crucifié sort une voix qui parle à nos cœurs, voix mystérieuse, voix qui rassérène et béatifie, voix plus douce que la voix d'une mère : « Enfants, dit-elle, chaque coup de la douleur vous rapproche de ce divin modèle; vous êtes sur la croix, comme Jésus, dans l'angoisse comme Jésus, dans les pleurs comme Jésus : vous devenez, trait pour trait, de nouveaux Jésus!

« Souvenez-vous qu'à chaque degré de vos

peines ici-bas, doit correspondre un degré de mérite, de gloire, de bonheur dans les cieux. Vous ne serez admis dans mon royaume qu'autant que vous passerez par la porte avec une croix. »

Croix consolatrice, j'entends tes divins enseignements, je les comprends, je les goûte... Désormais, lorsque la douleur viendra m'accabler, lorsque je me sentirai ployer sous le fardeau, je joindrai les mains, je lèverai les yeux vers toi, vers le bien-aimé Patient que tu portes entre tes bras rayonnants.

Mon cœur et mes lèvres crieront au Crucifié d'amour : « O mon Sauveur, je vous aime! »